

Réflexions sur l'antisémitisme dans le débat anarchiste

Rudolf de Jong

L'essayiste Max Nomad a écrit un ouvrage contre l'antisémitisme, *The Jewish Conspiracy?* Le vrai nom de Nomad était Max Nacht. D'origine juive, il était né en Galicie autrichienne et – comme tant d'autres de cette région – fut un anarchiste convaincu durant la « Belle Époque » de l'anarchisme, soit avant 1914. Après la Première Guerre mondiale, il émigra – comme tant d'autres également – aux États-Unis, où il prit ses distances à l'égard du mouvement libertaire. Il était devenu « sceptique », selon ses propres dires, ou « cynique », selon ses détracteurs, et il avait choisi le pseudonyme de Nomad (« *no mad* », celui qui n'est pas fou), peut-être pour indiquer qu'il avait perdu la foi en l'anarchisme et en toutes les idéologies.

Dans son livre, on retrouve le célèbre dialogue :

- Les causes de toutes nos malheurs, ce sont les Juifs !
- Mais non, les cyclistes !
- Pourquoi les cyclistes ?
- Pourquoi les Juifs ?

À mon avis, tout débat sur l'antisémitisme, libertaire ou non libertaire se résume à cette blague, même s'il y a encore des choses à dire sur les relations entre anarchisme et sionisme, et sur le conflit Israël-Palestine.

Mais commençons par quelques définitions. Tout d'abord, qu'est-ce que l'anarchisme ? Chaque libertaire a sa propre définition. Voici la mienne : « Le rêve d'une société sans domination et les tentatives de réaliser ce rêve sur tous les terrains de la vie humaine et de la société. »

Ensuite, qu'est-ce qu'un Juif? Les dictionnaires parlent toujours des adeptes d'une religion monothéiste. Pour moi, un Juif est « toute personne qui considère une partie de la culture ou de la tradition juives comme un aspect de son identité ».

J'ai utilisé les mots « partie » et « aspect ». Je veux dire par là que l'*aspect* juif de l'identité pourra être très important ou peu important selon les individus, avec un grand nombre de nuances. Remarquez aussi que je n'ai pas parlé de religion ; on peut considérer la religion comme faisant partie de la « culture et de la tradition juives », mais cela n'est pas nécessaire ; dans la vie, il y a des Juifs croyants et des Juifs libres-penseurs. Ma définition permet aussi à des personnes d'origine non juive de se considérer comme Juifs. C'est un point non négligeable.

Certes, ma définition est subjective : « être Juif » – et dans quel sens l'être –, doit être une décision consciente de l'individu lui-même.

L'anarchiste allemand et d'origine juive, Gustav Landauer, a illustré sa position et son identité de la manière suivante : Je suis Juif. Je suis Allemand. Je suis Allemand du Sud. Mais je ne suis pas un Juif allemand, ni un Allemand juif. Parce que, quand je dis « Juif allemand » ou « Allemand juif », je limite ma personnalité. Un « Juif allemand », c'est un Juif spécifique, et un Allemand juif, c'est un Allemand spécifique. En disant Juif *et* Allemand, on se ne limite pas, au contraire on ajoute quelque chose, on agrandit, on développe sa personnalité.

Mais passons à la définition de l'antisémitisme. Les dictionnaires disent : « Hostilité systématique à l'égard des Juifs. » C'est vrai, mais ce n'est pas toute la vérité. Il faut ajouter plusieurs choses, au premier rang desquelles il importe de dire que l'antisémitisme est déjà, par définition, anti-libertaire.

Tout d'abord, c'est l'antisémite qui décide de qui est juif. Karl Leuger, le tristement célèbre dirigeant du parti social-chrétien antisémite d'Autriche, disait déjà à la fin du XIX^e siècle : « C'est moi qui décide de qui est Juif. » Hitler – fort influencé par les idées de Leuger – a dit et a fait la même chose. Ainsi, le Juif se fait dérober son identité et il se voit nier le droit de former sa propre personnalité. Il est juif et seulement juif. Il reste juif et ne pourra pas échapper à son destin.

Ensuite, l'antisémitisme est irrationnel, utilisant un mélange

d'arguments (religion, race, culture, socio-économique) contradictoires, et pleins d'abstractions et de généralisations, en niant l'individu vivant.

Donnons enfin la définition du sionisme : « L'idée et la pratique qui ont mené à la création d'une société juive au pays de la Bible, Palestine/Israël. »

Socialisme, anarchisme et antisémitisme

Il faut parler maintenant de l'antisémitisme chez les anarchistes et les socialistes. Il existe un livre de Edmund Silberner, *Sozialisten zur Judenfrage* (« Les Socialistes et la question juive », Berlin 1962), dont la lecture est affligeante. Silberner a relevé des remarques antisémites chez Fourier, Pierre Leroux, Proudhon, Bakounine, Marx, Engels, Benoît Malon, Augustin Hamon, Sydney et Beatrice Webbs et tant d'autres. Chez Silberner, on trouve des socialistes de toutes les écoles, des réformistes et des révolutionnaires, des athées et des croyants, des socialistes d'origine juive et non juive. Généralement, cet antisémitisme socialiste est ignoré et même nié par les socialistes eux-mêmes et leurs adeptes. Les anarchistes ne constituent pas une exception, et je m'intéresserai ici principalement à Proudhon et à Bakounine.

Comme chez beaucoup d'antisémites, on trouve, chez Proudhon et Bakounine, un mélange de qualifications irrationnelles sur les Juifs : nation, religion, peuple, classe non productive, capitalistes, etc.

Le discours de Proudhon sur les Juifs est un tissu de généralités. Chez Bakounine, « être juif » figure comme un argument dans sa polémique contre des individus. Et c'est lui qui décide que l'adversaire est juif !

Les remarques les plus lamentables dans les écrits des deux pères de l'anarchisme ne furent pas publiées de leur vivant. Les pires passages contre les Juifs se trouvent dans les *Carnets* de Proudhon (voir la première note de l'article de Mina Graur, p. 130) et dans l'écrit de Bakounine contre Moses Hess, publié par Max Nettlau dans le tome V des *Werke*. De fait, Hess, qui définissait Bakounine comme un « barbare russe », est lui aussi à blâmer. C'est regrettable, mais cela n'excuse pas l'antisémitisme de

Bakounine. Ce dernier a même eu l'intention d'écrire une étude sur « les Juifs allemands ». Dans ses polémiques contre Marx, il utilise régulièrement l'expression « Allemand juif », dans un sens très négatif, mais il faut toutefois préciser que quand Bakounine parle de « Juif allemand », l'adjectif « allemand » est aussi péjoratif que le mot « juif »!

Nettlau, évoquant l'antisémitisme de Bakounine dans son introduction à l'édition allemande, *Werke III*, pensait que, si son héros avait vécu plus longtemps et avait pu voir le mouvement socialiste juif, il se serait peut-être exprimé différemment à l'égard des Juifs. Silberner n'est pas convaincu par cette remarque, et moi non plus.

On a dit aussi, en voulant excuser Bakounine, qu'il fallait tenir compte de l'époque et de l'histoire personnelle de Bakounine, fils de grand propriétaire ayant fait carrière dans l'armée russe, etc. Mais on ne trouve pas d'antisémitisme chez Alexandre Herzen ni chez Pierre Lavrov, contemporains de Bakounine, révolutionnaires russes, nés eux aussi dans l'aristocratie et la haute société. Au contraire. « Pourquoi parler de races juives ? » écrit Herzen dans une lettre à Bakounine, après la réception du manuscrit de l'écrit contre Moses Hess (on trouve la lettre dans leur correspondance).

Pierre Kropotkine, lui aussi aristocrate russe et officier de l'armée du tsar, n'a jamais témoigné de préjugés anti-juifs et il a participé à de nombreuses manifestations contre les pogroms et l'antisémitisme.

Le XIX^e siècle était plein d'idées préconçues et de généralités sur les peuples et les races : l'Allemand est autoritaire, mais sérieux ; le Français est superficiel, mais il a de l'esprit, etc. À de rares exceptions près, on trouve chez tous les progressistes du XIX^e siècle une tendance à « l'orientalisme », c'est-à-dire à partager l'idée de la supériorité de la civilisation européenne face aux autres civilisations, avec des idées préconçues sur les peuples vivant en dehors de l'Europe et des États-Unis. Le progrès, c'était l'européanisation du monde. Parmi les rares exceptions, toutefois, il faut compter Louise Michel, qui, dans son exil en Nouvelle-Calédonie, s'indignait du mépris dont témoignaient ses camarades, les communards condamnés, à l'égard de la population indigène, les Kanaks, et de leur civilisation.

Ce qui n'empêche que, en tant que libertaires et pour conclure cette partie, il nous faut condamner Proudhon et Bakounine pour leur antisémitisme.

Les pogroms et la réaction des Juifs

En Russie, l'attentat réussi contre l'empereur Alexandre II en 1881 inaugure une époque de répression contre les Juifs, avec des pogroms et des persécutions. La législation et des mesures spéciales frappent si violemment les Juifs que leur existence socio-économique, déjà très difficile, devient presque impossible. Leur culture est directement menacée et leurs droits légaux de plus en plus restreints. On commence à utiliser le mot yiddish «*Luftmenschen*» («*hommes de l'air*» parce qu'ils n'appartiennent à aucune terre, n'ont aucune fonction sociale déterminée etc.) pour désigner les Juifs en Russie.

En Autriche, en Allemagne et en France, on voit naître des mouvements antisémites populaires, qui ont souvent aussi un caractère social et s'en prennent à l'ordre établi. Ils sont provoqués, certes, par le développement du capitalisme, qui menace certaines catégories de la petite bourgeoisie et du prolétariat, mais aussi, naturellement, par les vieux préjugés contre les Juifs, nourris par les Églises.

Les pogroms et l'antisémitisme ont suscité des réactions différentes parmi les Juifs :

1. L'émigration des Juifs d'Europe orientale vers des pays plus libres. Jusqu'en 1914, deux millions de Juifs sont arrivés aux États-Unis et 300 000 en Angleterre. Un certain nombre ont émigré en Argentine ou dans d'autres pays d'Amérique latine. Avec cette immigration, le monde occidental se voit doté d'un prolétariat juif d'une extrême pauvreté.

2. La poursuite d'une vie traditionnelle, soit en Russie, malgré la répression, soit en Amérique ou en Angleterre, dans de nouvelles conditions.

3. L'assimilation dans la société existante.

4. Le mouvement révolutionnaire et socialiste.

5. Le sionisme.

Le mouvement anarchiste yiddish

Quelques mots tout d'abord sur le mouvement révolutionnaire juif – ou plutôt sur *les* mouvements révolutionnaires *yiddish*. Des Juifs ont été actifs dans les mouvements marxistes, anarchistes et social-révolutionnaires, dans la Russie tsariste et dans l'empire austro-hongrois, en Europe occidentale et en Angleterre, aux États-Unis et en Argentine. Évidemment, l'idée fondamentale des mouvements révolutionnaires était que la libération des ouvriers entraînerait également non seulement la libération des Juifs, mais également du genre humain tout entier, et non pas l'assimilation à l'ordre établi, l'ordre capitaliste. Le monde nouveau, encore à créer, apporterait la libération des Juifs.

L'organisation juive marxiste la plus connue est le Bund de Pologne et les marxistes d'origine juive les plus connus sont Rosa Luxemburg et Léon Trotsky. Parmi les anarchistes d'origine juive, il faut citer, bien entendu, Emma Goldman et Alexandre Berkman.

L'Angleterre, les États-Unis et l'Argentine ont connu des mouvements anarchistes yiddish de grande importance.

Le beau livre de William J. Fishman, *East End Jewish Radicals 1875-1914*, et les mémoires de Rudolf Rocker, *The London Years* et *En la Borrasca*, donnent des descriptions vivantes du mouvement yiddish dans le East End de Londres avant la Première Guerre mondiale. Dans les mémoires d'Emma Goldman, *Living my Life* ou *L'épopée d'une anarchiste*, et dans les études de Paul Avrich sur l'anarchisme aux États-Unis – *The Modern School Movement, Anarchist Portraits* et *Anarchist Voices* – il est fait mention d'un nombre impressionnant de militants d'origine juive.

Rocker – anarchiste allemand et non juif – grand orateur, organisateur et inspirateur, fut pendant vingt ans, avant 1914, l'âme du mouvement yiddish à Londres et le rédacteur de périodiques comme *Arbeiterfreund* et *Germinal*. Le mouvement – et ceci a une certaine importance pour notre sujet – était un mouvement ouvert, solidaire avec des ouvriers non juifs et non libertaires (entre autres pendant la grande grève de 1912); tout le monde était bienvenu dans son cercle (et Lénine fut parmi les visiteurs).

En Amérique, les Juifs étaient une minorité parmi d'autres:

« Il y a eu aussi des anarchistes juifs, unis par la langue et les traditions, en plus que par des convictions politiques », écrit Paul Avrich dans *Anarchist Portraits* (p. 176). De même, on trouve dans l'histoire de l'anarchisme aux États-Unis des anarchistes espagnols, des anarchistes italiens et des anarchistes allemands; chaque culture avait ses propres périodiques, ses propres organisations, ses propres traditions, etc. On a recensé plus de vingt périodiques en langue yiddish aux États-Unis. Le plus important, le *Freie Arbeiter Stimme*, a été publié pendant près de cent ans. Il n'y a pas eu de différences entre l'évolution du mouvement yiddish et celle des autres langues ou cultures. De plus en plus, les vieux militants se sont intégrés dans la société américaine et les nouvelles générations ont achevé leur américanisation. Les enfants ont souvent gardé une certaine sympathie pour les idées de leurs parents, mais ils ne parlent plus leur langue et ont abandonné le mouvement. Là aussi l'assimilation l'a emporté.

Assimilation et mouvement antisémite

L'émancipation légale des Juifs est un produit de la Révolution française. Elle leur a permis en théorie de s'assimiler et de s'intégrer. Mais dans la pratique sociale, l'intégration et l'assimilation ne se font pas à force de lois. L'intégration n'est possible que si elle est acceptée aussi par les autres membres de la société. Ainsi, l'assimilation n'est pas qu'un libre choix des Juifs, elle dépend des autres. Et parmi les « autres » on trouve des antisémites, niant, interdisant aux Juifs le droit de développer, de former ou de modifier leur propre identité.

Comme nous l'avons vu, en Europe c'est à la fin du XIX^e siècle que s'établissent les mouvements antisémites, avec des périodiques, des organisations et des partis politiques. C'étaient des mouvements populaires avec des programmes sociaux, faisant appel à la population tout entière, c'est-à-dire aussi aux ouvriers et aux autres couches sociales pauvres.

Pour les parlementaires socialistes, les antisémites n'étaient pas seulement un ennemi, ils représentaient aussi une certaine concurrence vis-à-vis de ceux à qui ils s'adressaient.

Antisémitisme et mouvement révolutionnaire

Confrontés à un parti antisémite ayant un programme social et « démocratique », comme ce fut le cas en Autriche par exemple, les socialistes réagissent en témoignant d'une certaine peur. Dans une lettre de Karl Kautsky à Friedrich Engels de 1884 (citée par Silberner, p. 231), nous lisons à propos de l'Autriche : « Nous faisons de grands efforts pour éviter que nos gens ne fraternisent avec les antisémites. »

« Fraterniser » ! Voilà l'antisémitisme dans les rangs des socialistes eux-mêmes. En effet, à cette époque il existait une minorité de militants socialistes et anarchistes, qui avait une vision positive de l'antisémitisme et qui se déclarait même en faveur des pogroms en Russie. Chez les *Narodniki* russes, tant admirés par les libertaires européens, on trouvait malheureusement un bon nombre d'antisémites. Dans le raisonnement de certains révolutionnaires, le pogrom de Kichinev (1903) de triste mémoire, au cours duquel des Juifs et leurs maisons furent attaqués, fut considéré comme le début de l'expropriation. Malgré la présence de nombreux Juifs dans l'organisation, la *Narodnaïa Volia* a appelé aux pogroms !

Max Nettlau raconte quelque part qu'en 1906, après le pogrom d'Odessa, il avait eu une conversation avec un révolutionnaire russe. Nettlau avait exprimé son étonnement du fait que les révolutionnaires d'Odessa, combattants héroïques de la Révolution de 1905, aient été incapables d'arrêter les antisémites. « Mais ces sont les mêmes personnes », lui répondit le russe. « Ces cinq mots m'ont appris plus qu'une bibliothèque tout entière », commente Nettlau.

Le raisonnement – et l'espoir – des militants était qu'on commençait par être antisémite, et on finissait par devenir socialiste ». Emile Janvion et Emile Pataud font partie des libertaires qui raisonnèrent de cette manière et Janvion participa même comme orateur à un meeting antisémite. Fait curieux, ces militants ont toujours nié qu'ils étaient antisémites, même si dans les écrits d'Augustin Hamon, on trouve des remarques contre les Juifs, et qu'Emile Pouget ne se prive pas d'utiliser dans ses articles des mots comme « youpin ».

Toutefois, Kropotkine, Rocker, Elisée Reclus, Sébastien Faure

et la grande majorité des libertaires non juifs étaient des ennemis acharnés de l'antisémitisme. Bernard Lazare, lui-même libertaire d'origine juive, fut l'un des premiers défenseurs de Dreyfus et Sébastien Faure, suivi par Jean Grave et Emile Pouget, organisa de nombreuses manifestations en faveur de Dreyfus, alors que les socialistes parlementaires comme Jules Guesde, Auguste Vaillant, voire Jean Jaurès, hésitaient encore.

Sionisme et anarchisme

On le sait, l'affaire Dreyfus est dans l'acte de naissance du sionisme, elle en fut le « déclencheur ». On pourrait dire que le sionisme est le produit de l'antisémitisme. Les premiers sionistes, tels que Theodor Herzl ou Bernard Lazare, étaient à l'origine des assimilationnistes convaincus. Mais de l'affaire Dreyfus ils tirèrent la leçon selon laquelle l'assimilation n'était plus une solution, d'où la nécessité de réclamer la libération nationale pour le peuple juif.

Mais « libération nationale » ne voulait pas dire « libération sociale », au contraire. La lutte contre la conception de la libération nationale telle qu'elle a pu être défendue par Mazzini ou Garibaldi est un aspect central de l'anarchisme de Bakounine. C'est pourquoi on ne pouvait s'attendre à ce que les anarchistes apprécient l'apparition du sionisme, ni que la presse libertaire y prête beaucoup d'attention. En tout cas, certainement pas avant la Première Guerre mondiale.

Néanmoins, j'ai trouvé deux textes intéressants sur le sionisme et l'antisémitisme qui datent du tournant du siècle. Tout d'abord le rapport « Sionisme et antisémitisme » pour le congrès international anarchiste à Paris en 1900, écrit par le groupe des étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes (ESRI) et la somme d'Elisée Reclus, *L'Homme et la Terre*, parue en six volumes après sa mort, de 1905 à 1908.

Le Congrès de 1900 fut interdit par les autorités, mais les rapports ont été publiés dans le journal *Les Temps Nouveaux* et sous forme de brochures.

Le rapport pose les questions suivantes : « Un socialiste, un anarchiste peuvent-ils logiquement être antisémites ? Doivent-ils

même se mêler à un mouvement antisémite, avec l'espoir de détourner ce mouvement de son but primitif vers un résultat plus conforme à leur aspiration ? »

La réponse des auteurs du rapport est négative. On ne peut s'allier avec des antisémites. Sans doute pour des raisons tactiques – on n'accepte pas et on ne pactise pas avec une moralité sociale inférieure –, mais avant tout par principe : « Nous y perdrons surtout notre dignité. »

Le rapport essaie d'expliquer l'antisémitisme par le développement du capitalisme. La classe intermédiaire, dont on a prédit « à juste titre » la disparition, cherche un coupable pour ses problèmes économiques et sociaux et trouve le Juif. C'est pourquoi l'antisémitisme est plus fort dans les pays les plus réactionnaires comme la Russie ou l'Autriche-Hongrie. En France, l'antisémitisme est le produit de l'époque réactionnaire, mais on ne doit pas en exagérer le danger.

Concernant le sionisme, le rapport a un jugement négatif. C'est « sinon une lâcheté, du moins une faiblesse », parce que l'émigration des Juifs diminuerait le potentiel révolutionnaire. En outre, un sionisme capitaliste en Palestine n'est évidemment pas souhaitable et une tentative de sionisme communiste serait un échec.

Dans *L'Homme et la Terre*, Elisée Reclus a consacré plusieurs passages aux Juifs. Dans le volume V, on trouve une photo du pogrom de Kichinev et une carte des lieux des pogroms en Russie. Reclus nie l'existence d'une race juive – un Juif allemand est trop différent d'un Juif portugais (même s'il utilise le mot « race » dans quelques passages). Mais les Juifs « constituent à certains égards une nation, puisqu'ils ont conscience d'un passé collectif de joies et de souffrances, le dépôt de traditions identiques ainsi que la croyance plus ou moins illusoire à une même parenté » (VI, p. 373). D'un autre côté, Reclus accepte le dicton qui dit que « c'est le ghetto qui a fait le Juif » et il ajoute : « En ouvrant les grilles du lieu maudit, on l'a plus qu'à demi déjudaisé » (*ibid.*, p. 378). Pour lui, la question juive est d'abord une question économique et il s'attend à une assimilation graduelle. Même en Russie, les Juifs, « quoique franchement et atrocement persécutés, se russifient pourtant » (V, p. 467).

Reclus est un des rares libertaires qui parle avec une certain

sympathie du sionisme : « Tandis que la masse des Israélites se borne à s'accommoder de son mieux aux circonstances, et compte sur la "patience et la longueur de temps", grands réparateurs des injustices, certains descendants incontestables de banquiers, de rabbins juifs, cherchent bassement à se perdre parmi les chrétiens, à faire oublier leur origine ; mais d'autres, de plus noble métal, restent fiers de leur passé, revendiquent hautement leur nom, s'attachent à leurs légendes et, même lorsqu'ils ont cessé de croire, se réclament encore de la religion antique. Nombre de ces Juifs, trop étroitement patriotes pour se sentir solidaires avec d'autres que les gens de leur race (*sic*), ont même songé à se créer une vraie patrie matérielle, avec lois spéciales et frontières. Or, quel pays peut convenir pour devenir la patrie des Juifs si ce n'est pas la Judée, la "terre de Promission" ? » (VI, p. 378-9).

Les colonies sionistes – à l'époque de Reclus toutes (sauf une) étaient établies sur le principe de la propriété individuelle – sont pour Reclus « une expérience économique et sociale du plus haut intérêt » (*ibid.*, p. 380) parce que cette expérience pourra donner la preuve que l'accusation des antisémites est fautive, selon laquelle « les Juifs sont incapables de cultiver les champs comme les gens des autres peuples ».

J'ai insisté sur le rapport de 1900 et sur l'œuvre de Reclus parce que tous deux me semblent représentatifs de la pensée de la majorité des anarchistes sur la question juive, sur l'antisémitisme et sur le sionisme. Surtout pour la période qui précède la Première Guerre mondiale, mais aussi pour beaucoup des militants dans la période après 1918.

En résumé :

1. Comme mouvement et dans ses idées, l'anarchisme a rejeté l'antisémitisme, mais les préjugés et surtout des remarques antisémites ne sont pas absents des publications anarchistes.

2. En général, les anarchistes ont sous-estimé le danger de l'antisémitisme dans la lutte pour la société libre. Il n'y a pas eu de propagande particulière – avec des périodiques et des organisations – contre l'antisémitisme qui fut comparable à la propagande et à la lutte des libertaires contre des phénomènes comme le militarisme, l'alcoolisme, la religion, le colonialisme, etc.

3. Les anarchistes ont considéré l'antisémitisme comme un produit de l'obscurantisme (de l'Église) et du capitalisme.

4. Le sionisme fut considéré comme une lutte nationale, et l'anarchisme s'oppose à tout nationalisme.

5. On constate que les anarchistes se sont peu intéressés à une lutte systématique contre les idées reçues et les préjugés, à l'exception de la lutte contre les religions et les Églises.

6. L'antisémitisme social – c'est-à-dire la prise de distance par rapport aux Juifs dans la vie sociale et la vie privée, qui fait considérer l'antisémitisme comme une conviction comme une autre – a été négligé. Mais au fond, cet antisémitisme social était plutôt un préjugé de la bourgeoisie que de la classe ouvrière.

Le nazisme

Après la Première Guerre mondiale, les empires russes et austro-hongrois avaient disparus. L'Allemagne était devenue une République démocratique. L'antisémitisme était resté virulent dans les pays d'Europe orientale et centrale et fut considéré comme un phénomène de la droite politique.

La lutte contre l'antisémitisme était – comme avant 1914 – un aspect de la lutte générale pour une société libre. Dans la presse libertaire, on a porté attention aux victimes de l'antisémitisme, comme aux autres victimes de persécutions et des préjugés.

Rudolf Rocker mentionne l'antisémitisme en passant, uniquement dans son livre monumental *Nationalisme et Culture*, qui est peut-être la contribution la plus importante à la pensée libertaire entre les deux guerres mondiales. Dans l'index de cet ouvrage, on ne trouve pas le mot sionisme.

Il va de soi que l'antisémitisme hitlérien et l'extermination des Juifs furent sans équivalents. Le nazisme a provoqué une nouvelle réflexion sur l'anarchisme. Le fondement de l'anarchisme traditionnel était l'idée du progrès, l'optimisme, la foi dans le futur, l'espoir : « demain la révolution ». Cette espérance a disparu. Avec le nazisme et le totalitarisme, la civilisation occidentale était tombée dans la barbarie.

L'anarchisme des esprits les plus lucides devint plus modeste sous l'influence des horreurs du nazisme. Chez des hommes

comme Rudolf Rocker, Max Nettlau et tant d'autres, on peut observer cette modestie déjà avant la Deuxième Guerre mondiale. D'autres libertaires – à mon avis moins lucides – ont gardé des conceptions plus orthodoxes.

Israël et les Palestiniens

Comme beaucoup des gens de gauche, nombre de libertaires, influencés par l'impuissance du mouvement ouvrier face au nazisme et au totalitarisme, se sont félicités de la proclamation de l'État d'Israël et de sa capacité à survivre. La sympathie était humanitaire, plutôt que libertaire. On était heureux que des Juifs, toujours persécutés, aient enfin trouvé un pays où ils pouvaient vivre sans crainte de nouvelles persécutions. Les anarchistes plus orthodoxes étaient plus ou moins indifférents à Israël, en disant que c'était « un État comme les autres ». Parmi les admirateurs, Augustin Souchy y fit un séjour de quatre mois (1951-1952) et écrivit un livre sur *El nuevo Israel*, plein de sympathie pour les kibboutz.

Après la guerre de 1967 et l'occupation de la Cisjordanie, Israël fut de plus en plus critiqué par les nouvelles générations de gauche. Dans le conflit israélo-palestinien, elles ont pris parti en faveur des Palestiniens sans pour autant faire une critique véritable de l'OLP et d'Arafat et sans effort d'apaisement. Au contraire, on pourrait parler d'une identification.

Dans des articles sur le conflit parus dans une partie de la presse libertaire et antiautoritaire, on peut observer la même position. Elle a suivi la mode de gauche sans tenter de chercher une position libertaire.

Dans certains milieux on retrouve une tendance à un nouvel antisémitisme. Sur le modèle de la propagande de l'OLP, on écrit « les » Juifs, « les » sionistes et on identifie complètement Israël, la politique d'Israël, les Juifs en diaspora et le sionisme. On a copié l'habitude de la presse des pays communistes totalitaires et de la propagande de l'OLP d'utiliser toujours les adjectifs « impérialiste », « fasciste » avec le mot sionisme.

Ce sont des méthodes qui m'ont étonné et j'ai tâché, dans un article de la revue anarchiste néerlandaise *De AS*, d'approcher le

conflit d'un point de vue libertaire. Voici quelques-unes de mes réflexions.

Il va de soi qu'on doit rejeter la politique israélienne, l'occupation de la Cisjordanie et la colonisation avec le vol des terres et de l'eau, les violations des droits de l'homme, etc. Israël doit abandonner ses colonies en Cisjordanie.

Il y a un changement remarquable en Israël et dans le sionisme. L'idée fondamentale du sionisme était: « Nous les Juifs, nous voulons devenir un peuple comme les autres peuples, avec un territoire, un État. » C'était, pour des hommes comme Herzl, la raison d'être du sionisme, et pendant des années après la proclamation du nouvel État cette conception avait encore cours. Mais après la guerre de 1967, on a dit de plus en plus en Israël: « Nous ne sommes pas un peuple comme les autres. Nous sommes un peuple exceptionnel. Nous sommes le peuple élu. » Un peuple exceptionnel? C'est la négation du sionisme original.

Mais si on juge le sionisme, on doit juger également le nationalisme palestinien. L'un et l'autre sont des manifestations du nationalisme et sont portés par des mouvements de libération nationale. Comme nous l'avons déjà vu, l'anarchisme est né en luttant contre le nationalisme et l'idée de libération nationale, et pas seulement à l'époque de Proudhon et de Bakounine. Entre les deux guerres mondiales, les libertaires étaient solidaires de la lutte anticolonialiste et anti-impérialisme, mais n'en défendaient pas pour autant le nationalisme de ces mouvements.

Il y a, d'ailleurs, une différence intéressante entre l'OLP et tous les autres mouvements de libération nationale. Seule l'OLP a voulu la destruction de l'ennemi comme État, comme entité nationale. Les autres mouvements se sont battus pour la fin de la colonisation, pour la liberté nationale. Si par exemple, dans la lutte anticolonialiste, l'Indonésie avait demandé la liquidation des Pays-Bas, le conflit entre les deux pays ne serait pas encore terminé aujourd'hui !

La création de l'État d'Israël, les guerres et l'occupation ont créé des tragédies humaines pour les Palestiniens et beaucoup d'injustices. Mais il y des injustices qu'on ne pourra pas redresser sans créer de nouvelles injustices. Par exemple, le retour des réfugiés à leurs anciens domiciles (ou mieux, aux domiciles de leurs

parents et grands-parents) sur le territoire israélien. Le problème des réfugiés est dramatique et plein d'injustices, mais ne diffère pas du destin tragique de dizaines de millions d'autres réfugiés, victimes des guerres et de la politique au XX^e siècle.

Israël a demandé des frontières défendables, des frontières sûres. Mais la seule garantie pour une frontière sûre, c'est la paix, pas la paix au prix de la conquête ou de la victoire, mais la paix profonde entre des peuples, qui veulent réellement la paix et respectent les droits des autres.

J'ai trouvé certains parallèles entre le conflit au Moyen Orient et la guerre de quatre-vingts ans entre les Pays Bas et l'Espagne au XVI^e siècle.

D'abord entre Guillaume le Taciturne (le prince d'Orange) et Yasser Arafat. Les deux ont toujours cherché de l'aide dans d'autres pays. Guillaume chez les princes protestants en Allemagne, en France et en Angleterre. Cette politique s'est toujours soldée par un échec. Finalement ce fut la lutte des gueux et de la population des villes, avec le slogan « aidez-vous vous-mêmes », qui a apporté la victoire aux rebelles.

Arafat, comme le Prince d'Orange, a cherché l'aide d'autres pays: Égypte, Syrie, Iran, Irak, Russie, États-Unis, etc. Mais c'est l'intifada de la population elle-même (et en dehors du cadre de l'OLP) qui, enfin, a aidé les Palestiniens de Cisjordanie. Certes, je n'aime pas la violence, mais la violence d'une intifada ne pourra jamais menacer l'existence d'Israël. Ainsi, malgré la violence et la douleur, j'ai salué l'intifada. Et je trouve dommage qu'Arafat et l'OLP aient plus ou moins « volé » l'intifada. Aujourd'hui on est revenu à la politique qui consiste à vouloir gagner quelque chose avec l'aide d'autres puissances régionales et mondiales.

On doit accepter la division. Après la guerre de quatre-vingts ans, les Pays-Bas étaient divisés: la république libre et protestante au nord, la continuation du régime espagnol et catholique au sud, une partie annexée par la France. Entre le nord et le sud, une partie que nous pouvons comparer avec la Cisjordanie, un territoire sous la souveraineté des autres provinces et gouverné comme un pays occupé parce que sa population était restée catholique.

Je pense que le sort des Palestiniens sera comparable. Un État palestinien en Cisjordanie et à Gaza. Les Palestiniens devenus

Israéliens (maintenant encore citoyens de deuxième classe). Pour les Palestiniens dans les camps de réfugiés dans des pays en dehors de Palestine, leur intégration dans ces pays – comme nous le voyons déjà en Jordanie – me semble la seule solution possible.

Mes réflexions n'offrent pas une solution anarchiste au conflit. Mais elles sont peut-être utiles pour une approche libertaire. N'oublions pas que l'anarchisme appartient à une tradition. Cette tradition est bien formulée dans les titres de deux livres de Thomas Paine. Paine était citoyen de la Révolution française et citoyen de la Révolution américaine, mais dissident dans les deux révolutions. Les titres de ses livres sont *Le droit des hommes* et *Le bon sens*. Ajoutons encore un mot : la paix.